

CHARLES-LOUIS PARON

*...et puis
s'en vont*

roman

nrf

GALLIMARD

**...ET PUIS
S'EN VONT**

DU MÊME AUTEUR

nrf

ZDRAVKO LE CHEVAL, (*nouvelles*).

CHARLES-LOUIS PARON

*...et puis
s'en vont*

roman

nrf

GALLIMARD

3^e édition

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1945*

Ainsi font font font
Les petites marionnettes
Ainsi font font font
Trois p'tits tours
Et puis s'en vont.

IL y avait des tâches trop dures pour Mayite — la machine usée cogne durant quelque temps, elle continue à tourner, personne ne s'en occupe, elle tourne pour tout le monde, et voilà qu'un jour... —, des tâches pas impossibles, peut-être, et cependant il lui fallait plus de temps pour en venir à bout, elle se fatiguait plus, elle aimait s'asseoir à la table et pouvait rester ainsi pendant de longues minutes à ne rien faire.

Parfois aussi, seule dans la cuisine, Maurice déjà parti à l'école, elle oubliait la vaisselle qui refroidissait et collait du gras sur le bord de la bassine, et il lui arrivait de parler à haute voix. Elle pensait alors, Mayite, que l'âge lui faisait cela. Sa mère également parlait toute seule à près de soixante-dix ans, son père parlait même dans la rue — mais elle en arrivait à peine à la soixantaine. Comme pour parler à quelqu'un qui n'est plus là et a été gentil ou à quelqu'un qui ne viendra jamais et qu'on aime déjà. Et c'est bien l'âge — Mayite n'avait pas plus de temps qu'à l'époque où tous les enfants traînaient dans la cuisine, rue du Moulin, mais maintenant qu'ils étaient grands, le travail pouvait attendre, il était le même depuis le mariage, et il n'aidait que deux personnes ou trois à vivre plus facilement — se lever et tout est préparé, le pain rompu, le café chaud. Mayite ne se comptait plus.

Elle ne se souvenait que rarement de ses parents. Elle était loin, la campagne où elle était née, les poules sur le tas de fumier devant la porte de la

grande salle commune, le gros chien Mack attaché à un arbre. A son tour, Mayite était devenue mère, presque tous ses enfants étaient mariés — il ne lui restait que Maurice et Lucienne — et sa vie, de même que celle de ses parents, puisqu'elle avait tout donné, tout mis dans les autres, se faisait monotone. Dans le temps, les enfants étant petits, rien ne la fatiguait, elle se levait à cinq heures, conduisait les plus jeunes à l'école et allait travailler. Maintenant, avec son mari et deux enfants déjà grands, tout devenait moins urgent, presque bête : se donner tant de peine pour le repas du soir, nettoyer, mettre de l'ordre, alors que plus personne ne doit beaucoup grandir, plus de petits à peigner et à laver, c'était inutile.

Plusieurs fois déjà, elle s'était dit : si je pouvais voir Max ! Voir Max ! Elle ne restait plus à la table, et arrivée devant le poêle, elle regardait le grand miroir posé sur la cheminée. Elle y voyait se mouiller ses yeux et pensait qu'ils avaient tant pleuré. Son visage desséché, les joues rentrées, des rides lui couvraient sous le menton et sur le front. Si je pouvais voir Max une fois encore !

Elle se désespérait de croire que Max ne viendrait plus jamais se mettre à la table et rire de son rire haut qui le secouait par le ventre, à faire pipi. Certains jours, même Gérard avait ri en entendant les blagues de son fils. Les autres enfants rendaient visite à leur mère : Rose régulièrement une fois par mois, Gaston quand il passait dans la rue et ce n'était pas souvent, Suzie quand elle revenait de voir son beau-père (elle va plus souvent chez lui qu'elle ne vient chez moi !) et Eugène quand il savait que Suzie n'y était pas. Max habitait de l'autre côté de la ville, et après sa dispute avec son père, il n'avait plus remis les pieds dans la maison.

Ils étaient tous entêtés et de qui pouvaient-ils tenir cela ? Mayite songeait qu'elle n'avait jamais

été entêtée, mais parfois trop coulante, de peur que son mari ne vînt à apprendre une chose ou l'autre et ne s'en fâchât. Max têtue comme Gérard, et Suzie autant qu'Eugène. Gérard avait crié parce que Mayite avait acheté des souliers pour Maurice — des souliers neufs et vernis. Il avait crié : qu'avait Mayite à acheter des souliers sans semelle, dont le vernis craquera au premier coup de pied de ce sale gamin ? Mayite lui donnait un peu raison, mais elle avait bien dit à Maurice de ne pas donner de coups de pied aux pierres et aux vieilles boîtes de conserves — à quoi servent les poubelles, il y a des gens qui ne s'en doutent pas ! Des souliers qu'un enfant use en une semaine, criait encore Gérard, au lieu de prendre de gros souliers de cuir brun, solides ; ce n'est pas toi qui travailles ! Mayite pleurait près du poêle et Max avait dit que son père n'était pas le seul qui travaillait pour le ménage, qu'on n'entendait jamais que lui, que les enfants doivent avoir des souliers puisque ces grosses bottines leur font mal aux pieds, qu'il savait ce que c'était pour avoir mis des souliers d'occasion, dans le temps. Et Mayite avait pleuré plus encore, parce que son fils osait contredire Gérard, et que Gérard hurlait maintenant à faire ouvrir toutes les fenêtres de la rue. Elle se rappelait la première fois où elle avait pleuré, après son mariage : Gérard avait la boisson mauvaise et pour un mot mal placé, il avait commencé à casser la vaisselle et à arracher les cadres du mur. Tout ce dont elle avait pris tant de soin, il le cassait, et elle s'était avancée pour qu'il la frappât, et un premier coup la calma et durcit ses yeux. Elle laissa faire Gérard, et attendit qu'il s'endormît sur une chaise, puis elle entra dans la chambre où Rose pleurait dans son berceau, parce qu'elle était mouillée. Gaston n'était pas encore né alors, mais sa venue ne changea rien aux habitudes de Gérard ; et peut-être

tout cela, et les autres scènes que Gérard faisait à la maison après avoir bu, fit-il que Mayite se montra plus aimable avec Guillaume, le locataire du deuxième. Plus tard, dans la rue, les vieilles langues se chuchoteraient que Max était un beau bébé, qu'il avait les yeux de Guillaume, et surtout le même front droit.

A Max, elle pensait avec un sourire. Il avait bon cœur. Quand la lessive bouillait, il enguirlandait Lucienne qui lisait au lieu d'aider sa mère — il enlevait lui-même la marmite chaude et à chaque fois sacrait contre la vapeur brûlante qui lui enveloppait les mains parce qu'il tenait la marmite de travers. A treize ans, c'était déjà la guerre, Mayite portait Maurice dans son ventre — juste six semaines avant son dernier accouchement ; elle mesurait presque tout dans l'ordre où les enfants lui étaient venus — Max avait rapporté vingt-cinq kilos de sucre et huit douzaines de boîtes d'allumettes, sur une brouette. Il avait mis son petit veston sur la marchandise pour que les voisins ne pussent voir ce qu'il rapportait.

Mayite n'avait jamais eu de vains scrupules, Gérard non plus, cependant elle demanda à Max pourquoi il avait pris cela, et dit que Delmas pouvait très bien se plaindre à la police, et alors, qu'aurait-elle comme ennui, être appelée au poste, avoir une amende, peut-être aller en prison. Max riait. Delmas était une crapule — il l'avait souvent entendu affirmer à la maison — et ne le connaissait pas. Max avait fait la commission : l'épicier de la rue des Lilas l'envoyait pour du sucre, car il n'en avait plus en magasin, et aussitôt on lui avait remis la marchandise. Quand il eut tout raconté, il demanda dix sous pour régler la location de la brouette et Mayite lui en donna vingt.

Max était ainsi, sans gêne, un peu querelleur. Plusieurs fois il était revenu à la maison avec un

œil noir, il ramenait alors la casquette sur son visage, et la gardait pour se mettre à table. Gérard criait qu'il faut se découvrir pour manger, et Mayite insistait pour mettre du savon noir derrière l'oreille, sinon l'œil continuera à gonfler.

Mayite savait que Max n'était pas comme ses autres fils. On dit que les garçons tiennent de leur mère : Eugène et Gaston étaient tranquilles, Eugène avait un peu joué au football, dans le temps : il prétendait qu'on y avait affaire à une bande de sales brutes, dans une mêlée on lui avait marché sur le ventre ; Gaston ne jouait qu'aux courses. Même Maurice, s'il aimait à se rebiffer, n'était pas méchant. Si Max ne tenait pas de Mayite...

Il avait un jour demandé à sa mère — elle s'en souvenait si bien, ils étaient tous les deux dans la cuisine, Max rentré tôt et Mayite venait de mettre les enfants au lit — il avait demandé : « est-ce que ce Guillaume... » Il s'était tu. « Est-ce vrai ce que père a raconté ? » avait-il repris et il ne parvenait pas à continuer.

Il était tout différent d'Eugène et de Gaston. La veille, Gérard rentré saoul, Mayite n'était pas dans la maison — elle avait été, deux maisons plus loin, voir le bébé qui venait d'arriver à Germaine, la repasseuse à neuf, dans sa cuisine cela sentait le linge humide qui séchait devant le poêle. Mayite était restée à bavarder, et à la maison elle s'aperçut que Gérard serait mauvais ce soir. C'était jour de semaine, pas un jeudi ni un samedi : Eugène écrivait dans ses cahiers du cours du soir, Max surveillait l'eau qui chauffait, car il voulait se laver les jambes, et Gérard était installé à côté du poêle (Gaston avait déjà quitté la maison pour se marier). D'où viens-tu, avait demandé Gérard sur ce ton qui faisait dire à Max : il mord. Quand ils étaient allés se coucher, Gérard avait commencé :

— Tu traînes dans la rue, tu laisses ton ménage en plan !

— J'ai mis les enfants au lit, Gérard, et j'ai été voir le bébé de Germaine, les garçons étaient ici.

— Ta, tata, tu vas chez Germaine ! Il se retourna dans le lit, il dormait contre le mur, Mayite se levant la première au matin. Ta, tata, tu cours dehors, est-ce que ça te démange ?

— Tais-toi, Gérard, les garçons vont entendre.

— Est-ce que je ne peux plus rien dire dans ma maison ? Il élevait la voix et on l'entendait déjà jusque dans la cuisine, et probablement dans l'escalier. Il se fâchait et s'assit dans le lit. Tu vas te mettre à me commander... Tu cours après un nouveau Guillaume, oui ! Et ce nom qu'il venait de prononcer, le mit en rage et le fit lancer une gifle à Mayite. Et Mayite prit peur, elle sauta du lit... Cela dut faire du bruit, la porte de la cuisine s'ouvrit et dans la lumière, Max se trouva debout. Il regarda sa mère en chemise de nuit.

— Qu'est-ce qu'il y a, demanda-t-il, qu'est-ce qu'il y a ?

— Est-ce que je t'ai demandé quelque chose ? criaient Gérard.

— Tu n'as rien demandé, disait Max, mais tu ne vas pas frapper mère.

Eugène arrivait derrière lui. De quoi te mêles-tu, Max, veux-tu tout envenimer !

— Allez vous coucher, ordonna Gérard, vous brûlez toujours de la lumière.

— Dormez bien, salua Max, et dans la cuisine il entama une chamaille avec Eugène qui replongeait dans ses cahiers.

Avait-on parlé dans le quartier de Guillaume et de

Max en même temps ? Le lendemain, Max questionna sa mère : est-ce vrai, ce que père a raconté...

— Quoi, Max ? Mayite pensa qu'elle allait pleurer.

— Oh, ne fais pas la bête, man, tu sais bien ce qu'il voulait raconter.

— Avec Guillaume... Ce sont tous des mensonges, Max. Peux-tu croire une telle chose de moi, Max ?

Il fit glisser sa chaise plus près de celle de sa mère et lorsqu'il répondit, sa voix était toute basse et douce, comme si la chambre se fût faite plus petite ou qu'il eût parlé à un enfant triste.

— Non, je ne le crois pas, man. Mais, même lorsqu'on ne le croit pas, et qu'on a entendu parler d'une chose... Et je pensais que, quand tu étais jeune, ça ne devait pas être plus gai pour toi.

Il se leva, alla accrocher son veston à une patère dans le dos de la porte, revint s'asseoir pour délayer ses souliers. « Je vais me coucher », et Mayite voyait bien qu'il se préparait pour le lit et qu'il avait les yeux mouillés.

— Je pensais que père ne méritait peut-être pas mieux, man.

— Oh, Max, tu ne peux pas dire ça. Mayite ne put se contenir plus longtemps, elle pleura, et lui, ennuyé, tourna autour de la chaise de sa mère.

— Ne pleure pas pour si peu, c'est dit maintenant. Il se pencha sur Mayite et lui mit un baiser sur la joue pour la calmer. Elle pleura de plus belle, et il ne pouvait pas savoir qu'il était le premier de ses fils à l'embrasser ainsi, alors que ce n'était pas jour de fête.

Un enfant, ça naît — parfois, il vient tout seul, parfois il faut pousser comme s'il ne voulait pas voir les gens, entêté déjà — et ça crie. Et il faut que ça crie. Après, cela agaçait Gérard. Il éveillait Mayite

pour qu'elle allât fourrer n'importe quoi dans la bouche de l'enfant, le faire taire, on va travailler demain, et ceux qui travaillent demain dorment le moins bien, les autres n'entendent rien. Mais Mayite ne dormait pas pendant le jour.

Le deuxième enfant arrive alors que le premier, ayant à peine délaissé le sein, parvient déjà à se tenir sur ses jambes et à zigzaguer de la chaise jusqu'au pied de la table, en lâchant un petit rire bête après avoir attrapé un objet qui lui permet de ne pas tomber. Et ce dernier aussi, il faut y penser toute la journée : le prendre sur les genoux, le regarder téter, le changer lorsque le pipi dégouline d'un coin de ses langes, laver ces langes, enfoncer une pointe de savon dans son petit derrière — on doit bien regarder pour le trouver — quand il n'a pas fait caca depuis la veille à midi.

...on dirait qu'avec le temps, les enfants se font plus méchants, plus maladroits. Mayite revoyait la campagne, sa mère coupait de l'herbe, de la petite herbe drue sur le chemin, elle remit sa faucille dans le sac et rentra à la maison pour une durée de deux heures — le temps de se changer, se laver, nettoyer un petit garçon au derrière rouge (le jour après, à la mairie, on l'appela Oscar, le nouveau frère de Mayite) de mettre à manger dans le clapier, et elle revint sur le chemin pour continuer à couper de l'herbe pour les lapins.

Mayite sentait tout cela... Suzie était presque née dans un taxi. Rose et Gaston allaient déjà à l'école. Cela avait pris Mayite, de forts maux de ventre, Gérard, croyant que ce serait pour dans deux jours, était parti au travail ; Elisa — où habite-t-elle maintenant ? — était venue et avait dit : il faut vite aller à la clinique, Mayite ! Mayite ne demandait plus qu'à rester sur sa chaise, attendre que cet enfant vienne, et que c'en soit fini une nouvelle fois avec ce ventre.

Elisa avait appelé un taxi, et voilà qu'avec les secousses — il était moche le pavé avant d'arriver au boulevard Brantôme — Mayite sentait que cela se mettait à dégouliner. Ça descend, Elisa, sens donc ma jambe ! Oh, dit Elisa, retiens-toi, Mayite, on va avoir des embêtements avec le chauffeur, si on lui salit la carpette. Un joli paillason en coco ! Et Mayite, ne pouvant rien retenir, avait pris son châle pour ne pas que toute cette eau coulât sur le tapis en coco. L'enfant qu'elle portait poussait, donnait des coups de tête, il ne savait pas qu'il roulait en voiture. A la clinique, Suzie vint au monde vingt minutes après l'entrée de Mayite. Elisa avait donné un bon pourboire au chauffeur — et c'était dommage, avait-elle dit, car il n'avait rien vu. Mayite avait été si contente d'arriver à temps.

Suzie était pressée. Mais pour Lucienne et Maurice, cela avait été laborieux. Pour Maurice, Mayite était entrée à la clinique trois jours avant sa naissance, Gérard en fut furieux, deux jours qu'elle avait pris des vacances, négligé son ménage, et Rose, déjà bien grande alors, avait reçu des gifles de son père, car elle ne parvenait pas à tout faire, et ces trois jours-là et les autres après, avant que Mayite ne revînt à la maison, elle dut se lever avant 6 heures pour préparer le pain de Gérard.

Rose a eu une petite fille, Marguerite, et qu'est-ce qu'elle n'en a pas souffert ? Pour cela, elle ne veut plus d'enfants, Armand prend ses précautions. Elle se trémoussait sur le dos, à même le parquet, et heureusement que Mayite était là, sinon elle se serait sûrement roulée sur le ventre.

Les enfants viennent et s'en vont... Max est parti, et quand reviendra-t-il ? Il habite loin, sinon on pourrait se voir un peu dans la rue. S'il se montrait à la maison, Gérard oserait-il... ? Suzie a deux enfants, elle en avait trois, le dernier né est mort ;

au bout d'une semaine, il toussait : chez elle, il y a toujours des courants d'air, la fenêtre est mal disposée, au bout de la table, et la porte à l'autre bout ; elle devrait déménager.

Ma mère est morte, et mon père — une femme, ça meurt toujours, dirait-on, avant son mari, et pourquoi ? Ils se sont mariés, ils sont morts, ils ont eu des enfants, des bons, Jérôme, Oscar — et moi, est-ce que je suis... ? — et d'autres, Marcel, Julie, Maurice. Mon dernier s'appelle également Maurice. Ils sont mariés, je suis mariée, j'ai des enfants, des qui ne sont jamais contents, des qui ne disent rien... Tous ces enfants qui passent par le ventre, ils sont solides. Et maintenant ? Il n'y a plus que Lucienne et Maurice à n'être pas mariés. Et Max ? Max n'est pas marié, il vit avec une femme. Est-ce qu'il aura des enfants ? Guillaume disait que, vers la fin de la vie, c'est si triste d'être sans enfants. On se trouve seul, et il disait que ce n'est pas mourir, c'est crever. On est tout seul, comme un chien, d'autres chiens viennent regarder autour, il y en a qui hurlent un peu, il y en a certains à qui cela fera peut-être quelque chose, mais ce n'est pas le mort qui en est cause, c'est la pensée que cela leur arrivera aussi de n'être plus personne.

Puis, les enfants meurent... C'est une loi comme ça, inévitable, qui existe depuis toujours — et on n'en a pas encore l'habitude. C'est l'histoire de tout le monde. Mourir, c'est difficile pour certains, ils souffrent, ils agrippent leurs couvertures — alors, c'est la fin. D'autres sourient, et ils n'ont jamais été aussi beaux que lorsque morts, on dirait à les voir le jour d'après qu'ils se sont reposés pendant des semaines et des semaines, qu'ils ont l'air content. On meurt d'accidents et on meurt parce que c'est l'heure, c'est-à-dire que le rôle qu'on jouait est fini, qu'il est inutile de rester...



ROMANS, NOUVELLES

Janvier-Juillet 1943

MARC BERNARD

Vert-et-Argent suivi de Portrait de M. Denis

MARCEL BÉALU

L'Expérience de la Nuit

PAUL BODIN

Anne-Marie

JOË BOUSQUET

Le Médisant par Bonté

HENRI CALET

Le Bouquet

LUCIEN CHAUVET

Noroit

JEAN CHAVILLON

La petite École rurale

ANDRÉ CHAMSON

Le Puits des Miracles

MARIE-ANNE COMNÈNE

France

JACQUES DEBU-BRIDEL

Déroute

MARGUERITE DURAS

La Vie Tranquille

ARTHUR FRASNE

Rhapsodie

PIERRE HERBART

Alyon

JEAN JAUSION

Un Homme marche dans la Ville

PIERRE LAFUE

PATRICE ou *L'ÉTÉ DU SIÈCLE*. — I. - Le Sacrilège

JACQUES LEMARCHAND

Parenthèse

Geneviève

MOULOUDJI

Enrico

(PRIX DE LA PLÉIADE 1944)

DENIS MARION

Si peu que rien

LOYS MASSON

L'Étoile et la Clé

JEAN MECKERT

La Lucarne

CHARLES-LOUIS PARON

Zdravko le Cheval

RAYMOND QUENEAU

Loin de Rueil

C. F. RAMUZ

La Vie de Samuel Belet

RENÉ ROGER

Le Diapason de l'Orage

SIMENON

L'Aîné des Ferchaux

HENRI THOMAS

La Vie ensemble

MAURICE TOESCA

Jeux de Vie, Jeux de Vilains

LOUISE WEISS

LA MARSEILLAISE. — I. - Allons, Enfants de la Patrie

GUILLAUME WODLI

Ceux de la Bonne Auberge